

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 12 (1937-1938)
Heft: 3

Artikel: Port-royal 1838
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870061>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

APPENDICE

CAHIER DE NOTES

PRISES AU COURS DE SAINTE-BEUVE

par Mlle CH.-E. SECRETAN

Notre enquête sur le cours de Sainte-Beuve nous avait fait désespérer de retrouver les notes que de rares auditeurs avaient prises à ce cours. Un cahier, reçu de Mlle Mercier, de Morges, en novembre dernier, nous a donné un heureux démenti. Il provient de Mlle Charlotte-Elisa Secretan, plus tard Mme Charles Renevier, grand'mère de Mlle Mercier. Fille de Charles Secretan-Secretan, professeur de droit à l'Académie, cousine d'Edouard Secretan, le juriste, et de Charles Secretan, le philosophe, Mlle Secretan, née à Lausanne en 1820, avait 17 ans en 1837.

Ce cahier de papier gris, cousu de fil rouge (12 feuilles de 4 pages mesurant 21,5 cm. sur 17,5) a certainement été rédigé à la maison, probablement après chaque leçon, sur des notes prises au cours. Il ne résume pas tout le cours, mais un certain nombre de leçons, surtout celles du début, qui manquent dans le manuscrit de Chantilly reproduit par M. Pommier (SAINTE-BEUVE, Port-Royal, le cours de Lausanne, Droz 1937). Sont seuls communs à ces notes et à la publication de M. Pommier le discours inaugural et ce qui regarde Racine : la comparaison, faite sur ces deux parties, du texte de Sainte-Beuve et des notes de Mlle Secretan nous assure de la fidélité générale de l'auditrice. Nous remercions vivement Mlle Mercier de nous avoir permis cette publication. Nous avertissons le lecteur que nous avons rectifié l'orthographe, mais presque partout maintenu la ponctuation. Nous supprimons un tableau terminal de la famille Arnauld, d'ailleurs inexact.

René Bray.

PORT-ROYAL 1838

PORT-ROYAL

L'histoire de Port-Royal est une histoire à part, c'est un épisode au milieu de l'histoire française, cet établissement d'où sont sortis tant d'hommes illustres avait sa littérature à lui. Dans un moment où le catholicisme déchu était devenu un vrai paganisme, où la théologie soi-disant chrétienne, n'était plus que de la scolastique science purement humaine, qui avait pour base non l'Évangile de Dieu, mais Aristote et les traditions fausses et superstitieuses

du moyen âge, dans ce temps s'opérait au sein même de l'Eglise de Rome une réforme qui au lieu de s'en détacher, comme fit celle de Luther, s'y rattachait encore davantage, trois hommes fondèrent dans ce but, *saint Vincent de Paul* les Missions, *Adrien Bourdoise* St-Nicolas du Chardonnet et *M. de Bérulle* l'Oratoire. Port-Royal! ce cloître antique renferme tout un drame et l'étude de son histoire est un beau sujet à étudier. Dans les tableaux vénérables et poétiques qu'il présente à notre esprit, la grande, la noble figure de *Racine* domine toujours. Il est intéressant de suivre les efforts que firent pour retourner à la source primitive, à la croix du Sauveur, la jeune abbesse de P.-R. conjointement avec *Jansénius* et *Saint-Cyran*.

L'histoire de P.-R. peut être divisée en trois périodes distinctes :

1. celle de *saint François de Sales* ;
2. celle de *Zamet évêque de Langres* et des pères de l'Oratoire ;
3. enfin celle de *Saint-Cyran*.

Les personnages de cette histoire sont aussi partagés en deux générations, dans la première on voit *saint François de Sales*, *Saint-Cyran*, *Jansénius*, *M. de Barcos*, *Lancelot*, *Le Maître*, *Singlin*, *Sacy*, *Arnauld d'Andilly*, *Séricourt* ; la grande mère *Angélique*, la mère *Agnès*, et la mère *des Anges*.

La seconde génération voit à sa tête le grand *Arnauld* dernier appui de cette sainte maison qui déjà marchait à sa ruine. Puis *Nicole*, *Duguet* littérateurs distingués, *Hamon* médecin et *Tillemont* ; les religieuses sont dirigées par la mère *Angélique de Saint-Jean* fille d'*Arnauld d'Andilly*, on vit ressusciter en elle le noble et grand caractère de sa tante, il était un peu moins antique mais elle était plus savante, et par ses deux sœurs.

La période de *saint François de Sales* est le commencement de cette réforme qui devait s'opérer au sein de l'Eglise romaine, ce saint évêque éclaira l'esprit de la mère *Angélique* en faisant luire à ses yeux ce grand amour de Dieu qui seul conduit à la vertu.

Zamet évêque de Langres au lieu de l'indulgente douceur de son prédécesseur était roide et pompeux, il soumit P.-R. à une règle sévère et mortifiante.

Saint-Cyran en devenant le directeur de la mère *Angélique* suivit une marche tout opposée, il la conduisit avec simplicité et fermeté vers le beau et noble but qu'il se proposait, celui de ramener ses pénitents à la foi des chrétiens primitifs, rien ne l'arrêta dans cette grande œuvre ni les lutttes, ni les persécutions.

Sous la direction de *Zamet*, la mère *Angélique* fit bâtir P.-R. de Paris dans le faubourg St-Jacques où elle s'établit, puis à côté la maison du St-Sacrement, plus tard les religieuses retournèrent à P.-R. des Champs qui fut dès lors le seul vrai P.-R. car le couvent du faubourg St-Jacques rentra dans la masse des couvents de cette époque et fut loin de suivre la marche progressive de la célèbre abbaye.

Arnauld toujours persécuté fut obligé de se cacher sans cesse, *Nicole* vint

partager son exil, mais il rentra en France à la paix de l'Eglise, tandis qu'*Arnauld* mourut à Bruxelles.

P.-R. eut de zélées protectrices qui contribuèrent puissamment à lui donner la paix, Mme la *marquise de Sablé* esprit grand et fort; la *duchesse de Liancourt* sincère pénitente, et Mme la *duchesse de Longueville*, femme célèbre par sa beauté, mais surtout par son esprit fin et gracieux et par le rôle qu'elle joua dans la Fronde.

Après la paix de l'Eglise, *Arnauld* et *Nicole* tournèrent leurs armes contre les calvinistes contre lesquels ils composèrent plusieurs écrits.

FONDATION

Au commencement du XIII^{me} siècle *Othon de Sully* fit un don à *Mathilde de Garlande* femme de *Mathieu de Montmorency* pour l'aider à fonder un monastère. Cette dame choisit un endroit assez sauvage et inhabité près de Paris et y fit bâtir Port-Royal des Champs, ce couvent d'abord sous la juridiction des moines de Cîteaux passa bientôt sous celle de l'évêque de Paris. Une légende mais pas authentique attribue la fondation de P.-R. à Philippe Auguste. Saint Louis fut un des bienfaiteurs de ce couvent. Nous n'en raconterons pas toute l'histoire qui est peu claire et peu intéressante, voyons seulement à la fin du XV^{me} siècle et au commencement du XVI^{me} les deux abbesses *Jeanne de la Fin* tante et nièce qui se succédèrent. Elles avaient déjà plus d'ordre et de régularité dans leur administration, mais cela n'était pas même le commencement de la réforme, car elles ne s'inquiétaient que du temporel de leur abbaye et tous leurs soins portaient sur les observances extérieures du culte.

La seconde abbesse après elles fut *Jacqueline-Marie Arnauld* sœur de *M. La Mothe Arnauld* le magistrat qui fut père de tous les *Arnauld* qui s'illustrèrent dans P.-R. Cette famille était d'Auvergne, on remarque chez tous ses membres une force d'esprit, et un caractère d'une trempe particulière. Plusieurs *Arnauld* se distinguèrent dans le militaire. *M. Arnauld* l'avocat fils cadet de *M. de la Mothe* fut très célèbre dans le barreau, il épousa *Mlle Marion* et ce sont leurs enfants qui opérèrent la réforme de Port-Royal.

LA MÈRE ANGÉLIQUE

M. Arnauld l'avocat eut plusieurs filles que son beau-père *M. Marion* s'empressa d'établir, l'aînée fut destinée au mariage, la seconde *Jacqueline-Marie* fut nommée à 4 ans abbesse de P.-R. et mise en attendant qu'elle pût l'être réellement en pension dans l'abbaye de Maubuisson chez Mme d'Estrées, la troisième obtint l'abbaye de Saint-Cyr étant enfant et elle fut confiée à l'abbesse qui vivait encore. *Jacqueline* fut la mère *Angélique* et sa sœur la mère *Agnès*, la première avait le caractère grand, fort, antique de son père, tandis qu'*Agnès* était portée au romanesque et avait une imagination espagnole comme son frère

Arnauld d'Andilly. A 7 ans et demi la mère *Angélique* se mit à la tête de son abbaye de P.-R. ; à 10 ans, montée sur des patins, elle reçut la visite de Henri IV à la tête de ses religieuses. Elle s'ennuyait dans son couvent et son esprit actif et développé ne s'accommodait pas avec la vie vide et oisive des abbesses de ce temps-là. A 15 ans elle eut l'idée de se sauver à la Rochelle, mais une maladie la retint, elle fut quelque temps à Paris chez son père, puis elle rentra dans son abbaye dans de plus calmes dispositions.

Elle entendit deux prédications d'un capucin et d'un bernardin sur N. S. qui inclinèrent son esprit vers les choses de Dieu ; enfin à 16 ans un grand changement se fit en elle, elle connut sa faiblesse, elle comprit la doctrine de la grâce, et elle ne pensa plus qu'à réformer son abbaye voyant bien que c'était l'œuvre que Dieu lui avait donnée à faire. Après sa conversion la mère *Angélique* se jeta dans de grandes austérités afin de prêcher d'exemple, car elle tâchait de mettre plus de régularité dans sa congrégation, et elle parvint à faire mettre tous les biens des religieuses en communauté leur faisant ainsi observer leur vœu de pauvreté. La mère *Angélique* continuait ainsi la réforme de son abbaye et elle porta un grand coup en en ordonnant la clôture absolue, on releva les murs et les portes furent fermées.

Elle attendait la visite de son père pour lui annoncer ce grand événement, elle prévoyait toute sa colère et se préparait à le vaincre par sa fermeté respectueuse. Le 25 septembre 1609, ou la journée *du Guichet* est célèbre dans l'histoire de P.-R., ce jour la jeune abbesse remporta une victoire qui décida la réforme du couvent. A dix heures du matin un carrosse dans lequel était *M. Arnauld*, son épouse et ses deux filles *Mme Le Maistre* et *Mlle Anne* ainsi que le jeune *d'Andilly* arriva devant la porte de l'abbaye, mais quelle ne fut pas la colère de *M. Arnauld* lorsqu'il la trouva fermée et que sa fille *Angélique* lui parlant au travers d'un guichet le pria d'entrer seul au parloir pour entendre l'explication de sa conduite. Il y eut des scènes dramatiques et pathétiques entre ce père qui parlant comme un sage du monde redemandait ses enfants que de ridicules superstitions semblaient lui enlever et cette jeune abbesse qui si jeune encore tint ferme contre les prières et les menaces de parents qu'elle aimait, mais dont la voix était bien faible contre celle de sa conscience, néanmoins le combat intérieur qui eut lieu dans son âme fut si violent qu'elle s'évanouit aux pieds de son père séparée de lui par une grille. Elle reçut depuis ses parents dans le parloir, sa mère et ses sœurs purent entrer dans le jardin. Dès lors la réforme se continua avec vigueur.

POLYEUCTE

Quoique *Corneille* ne soit pas de Port-Royal, on doit regarder *Polyeucte* comme appartenant à sa littérature ; cette magnifique tragédie renferme le résumé des doctrines de P.-R. et on ne peut pas douter que son auteur ne fut vraiment chrétien. Il y a une grande analogie entre le drame du *Guichet* et le

drame de *Polyeucte*. Le beau type de Pauline et sa sublime attitude devant Félix lorsqu'elle lui dit : « Je suis chrétienne », se retrouve dans la jeune abbesse de P.-R. lorsque plus intéressante encore elle résiste à son père chéri et respecté, obéissant à sa conscience, à la Grâce qui agit en elle. Le rapport se continue jusque dans le dénouement des deux drames ; tous les acteurs de la scène du Guichet, excepté M. Arnauld, se convertirent et entrèrent à P.-R. comme religieuses ou comme solitaires, ainsi que tous les acteurs de *Polyeucte* se convertirent au christianisme.

LA MÈRE ANGÉLIQUE

La mère *Angélique* parvint à réformer presque entièrement son abbaye en se conduisant avec tact et ménagement et encourageant par son exemple ; elle détacha de P.-R. ses deux sœurs *Anna-Eugénie* et *Marie-Claire* qui toutes deux y étaient religieuses et elle les envoya diriger et réformer d'autres couvents ; comme leur sœur elles montrèrent un grand talent d'administration spirituelle.

Nous parlerons avec plus de détails de la réforme de l'abbaye de Maubuisson qui présente un tableau frappant des mœurs de l'époque. Cette abbaye, qui avait pour supérieure Mme d'Estrées, sœur de la belle Gabrielle, était une de celles dont les désordres étaient les plus criants, elle attira même l'attention de Louis XIII qui envoya l'abbé de Citeaux reprendre Mme d'Estrées. Cette abbesse finit par être enlevée de force de son couvent et elle y fut remplacée par la mère *Angélique* dont les religieuses de Maubuisson redoutaient l'austère vertu. Ce fut avec de grandes désolations que P.-R. vit partir sa supérieure vénérée qui quitta son abbaye chérie avec de vrais regrets ne se dissimulant point la grandeur et les difficultés de la tâche qu'elle allait entreprendre.

La mère *Angélique* alla à Maubuisson avec sa jeune sœur *Marie-Claire* ; pour opérer plus facilement la réforme, elle introduisit 30 nouvelles religieuses dans l'abbaye. Pendant l'administration de la mère *Angélique*, il arriva deux événements à Maubuisson, l'un la rentrée violente de Mme d'Estrées, l'autre une douce visite de *saint François de Sales*. En 1619 l'ancienne abbesse revint avec la force armée et obligea la mère *Angélique* à quitter le couvent, toutes les religieuses la suivirent, elles se réfugièrent à Pontoise où elles ne furent pas longtemps car les Arnauld obtinrent un mandat d'arrêt contre Mme d'Estrées qui fut enlevée une seconde fois ; la mère *Angélique* fut rétablie abbesse. Cependant elle quitta bientôt Maubuisson pour P.-R. où elle donna l'hospitalité à 30 pauvres religieuses malgré le peu de revenu de son abbaye. Lorsqu'elle était à Maubuisson, elle se lia avec *saint François* qui visita ses deux abbayes, elle le choisit pour son directeur, jusqu'alors elle n'en avait pas eu de particulier, elle en consultait plusieurs entre autres le père Archange, prêtre anglais dont les paroles sucrées rappellent celles de *saint François*. D'après ce qu'en écrit la mère *Angélique* qui se lia intimement avec le saint prélat on le trouve moins romain, quoique ferme il était doux et indulgent.

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Saint François directeur de la *mère Angélique* et célèbre auteur appartenant à P.-R. peut être classé dans la catégorie des gens doux et aimants en opposition avec les esprits mâles et sévères de *Saint-Cyran* et de *Jansénius*. *Saint François* était un écrivain bel esprit, dont le style riche et fécond en comparaisons et en images était gracieux et fleuri ; son génie sentimental et poétique peut être comparé à celui de Lamartine, comme lui il sent la nature, et la contemplation de ses beautés l'élève à son créateur, quoique le saint prélat fût un vrai chrétien ayant des croyances positives, il avait cependant comme le grand poète, une religion vague, un amour mystique et général.

Saint François de Sales fut alors comme Fénelon dans le siècle de Louis XIV et *Saint-Cyran* comme Bossuet. Son style quoique en général remarquablement bon est cependant quelquefois empreint du mauvais goût du temps ; il aimait et citait souvent Desportes poète gracieux mais fade. *Saint François* fut un théologien praticien, outre les qualités du cœur, il possédait les qualités d'action, et sa vie fut celle d'un apôtre. Il reconnaissait les erreurs et les plaies de l'Eglise mais se faisait ne pensant pas pouvoir y remédier, c'est en lui qu'on trouve la personnification des doctrines de P.-R. relativement au pape et à sa mission. Semblable aux saints du moyen âge, il vouait un culte particulier à la Vierge, il fonda l'ordre de la Visitation de sainte Marie. Sa foi était ferme, toujours l'idée de l'amour de Dieu et de la faiblesse de l'homme était présente à son esprit. *Saint François* eut beaucoup de succès surtout auprès des femmes, elles lui rendaient le respect et l'amour qu'il leur témoignait. Il posséda presque toujours les qualités contraires et qui faisaient équilibre, ainsi il était doux et ferme, et quoique aimable et indulgent avec les femmes il était aussi sévère et réservé. Il était né en 1567 au château de Sales dans le district de Genève, sujet du duc de Savoie. Le jugement qu'il porte sur Charles-Emmanuel et la conduite qu'il tint avec lui nous fait parfaitement comprendre ce qu'il pensait de la cour de Rome et comment quoiqu'il la blâmât en secret il lui fut toujours fidèlement dévoué et humblement soumis. *Saint François* se conduisit en habile politique dans sa mission dans le Chablais, ainsi que dans ses conférences avec Théodore de Bèze dans lesquelles ils furent dignes de leurs grands caractères.

SAINT-CYRAN ET JANSÉNIUS

Duvergier de Hauranne depuis *abbé de Saint-Cyran* était d'une nature véhémement et profonde, il fut dans sa jeunesse d'un esprit bizarre et plein de galimatias. Il étudia à Louvain où en 1604 il soutint des thèses avec habileté ; trois ans après il fit à Paris la connaissance de *Jansénius*, jeune Flamand d'une santé délicate mais d'une âme forte, ils se lièrent intimement, *Duvergier* emmena son ami à Hauranne où pendant cinq ans ils étudièrent avec ardeur les Pères et surtout saint Augustin objet de leur enthousiasme. *Duvergier* fut nommé *abbé de Saint-*

Cyran et il revint à Paris où il fit la connaissance d'*Arnauld d'Andilly*. Jansénius voyait dans saint Augustin un complément nécessaire aux Saintes Ecritures même comme livre de salut, cet excès d'enthousiasme lui passa, mais toujours il étudia assidûment les écrits de ce saint évêque. *Saint-Cyran* n'avait pas cette espèce d'exaltation ; ces deux hommes eurent une entrevue à Paris où ils s'entendirent sur la réforme qui devait s'opérer dans l'Eglise, ils conçurent probablement alors le plan de l'*Augustinus* de Jansénius. Jansénius homme d'une grande âme mais peu polie était affligé de l'état de mensonge où le monde était tombé, il se croyait arrivé au règne de l'Antéchrist, aimant la vérité par-dessus tout, il chercha à faire briller cette vertu divine parmi les hommes pécheurs.

Ces deux grands et mâles caractères de Jansénius et de *Saint-Cyran* se détachent de la douce et lumineuse figure de *saint François de Sales*, loin d'être comme lui des écrivains, leur style rude et brut n'est supporté que par l'élévation et l'énergie des pensées. *Saint-Cyran* et Jansénius s'aimaient tendrement, on a du plaisir à voir d'aussi douces affections dans de telles âmes. *Saint-Cyran* resta jusqu'à quarante ans dans l'ombre refusant les dons et les bienfaits de Richelieu, ce qui ne le mit pas bien dans son esprit, il travaillait dans son obscure retraite attendant que l'heure fût venue, mais il n'en était pas moins estimé et honoré de tous. Ce fut dès ce temps que *Saint-Cyran* fut très mal auprès du cardinal, surtout grâce au père Joseph qui le détestait ainsi que tous les Jésuites parce qu'ayant réfuté le père Garasse il avait contribué à sa condamnation. La mère *Angélique* désirait depuis longtemps quitter la juridiction de l'abbé de Cîteaux pour celle d'un évêque, en effet elle se transporta avec une partie de ses religieuses à Paris, au faubourg St-Jacques où bientôt s'éleva un second P.-R. ; elle fit bâtir aussi la maison du Saint-Sacrement où elle se retira après avoir donné sa démission d'abbesse.

La mère *Angélique* avait depuis la mort de *saint François*, *Zamet* évêque de Langres pour directeur, ce prélat tâchait de la mortifier autant que possible et il la contrariait en toutes choses. Quelque temps après, *Zamet* fit la connaissance de *Saint-Cyran*, s'en engoua et l'introduisit dans la maison du Saint-Sacrement.

Les deux âmes fortes de *Saint-Cyran* et de la mère *Angélique* sympathisèrent de suite, bientôt l'abbé prit une grande influence sur elle, et par conséquent sur tout le monastère dont il voulut changer la pompeuse ordonnance. Cela occasionna la rupture de *Saint-Cyran* avec l'évêque de Langres, dès lors *M. de Saint-Cyran* fut l'absolu directeur de Port-Royal et le couvent suivit une autre marche moins pompeuse et plus sévère.

L'année 1636 fut importante pour P.-R. dont l'administration changea complètement ; la charge d'abbesse devint élective et triennale, après la mère *Angélique*, il y eut une mère *Geneviève*, puis la mère *Agnès* et encore la mère *Angélique*, cependant c'était toujours elle qui gouvernait plus ou moins le couvent sous la haute direction de *Saint-Cyran*. En somme l'abbé de *Saint-Cyran* peut être considéré comme le directeur spirituel par excellence, ferme et absolu quoique indulgent, vrai chrétien évangélique, prêchant l'humilité à laquelle

il avait de la peine à faire plier sa nature forte et roide. *Saint-Cyran* écrivait mal quoiqu'il parlât fort bien, il n'avait dans sa prédication ni distractions historiques, ni littéraires, il était tout entier à sa mission, ses pensées énergiques sont toutes bibliques. Il fut l'instrument de beaucoup de conversions, entre autres de celle de *Marie-Claire Arnauld* et de *M. Le Maître*, neveu de la mère *Angélique*. *Saint-Cyran* dont la foi évangélique est la même que celle des méthodistes de nos jours en est cependant distinct par des croyances essentiellement romaines. Ainsi ce saint abbé considérait la grâce qui appelle un chrétien à se faire prêtre comme aussi importante que celle qui donne le salut à un pécheur, il considérait le sacerdoce comme un ordre d'une grande élévation, disant que le prêtre qui a le pouvoir de pardonner les péchés et d'offrir le sacrifice de la messe est le troisième officier de Jésus-Christ sur la terre. *Saint-Cyran* regardait aussi la prédication comme une chose fort sérieuse et fort importante, à cause du prix des âmes que l'on enseigne ; en cela il pensait bien autrement que les prêtres de son temps qui dédaignant de monter en chaire abandonnaient la prédication à d'ignorants subalternes.

Avant son arrestation, *M. de Saint-Cyran* multipliait ses conférences et ses instructions à ses disciples comme sentant approcher la fin de son active mission. En effet il fut conduit dans le donjon de Vincennes par ordre de Richelieu ; on sait qu'il avait existé antérieurement une liaison assez intime entre *Saint-Cyran* et l'évêque de Luçon, dans laquelle ce dernier ne s'était pas montré d'une manière fort honorable, aussi Richelieu après être parvenu aux grandeurs voyant qu'il ne pouvait le gagner, voulut s'assurer de sa discrétion et de sa neutralité en le jetant en prison. Comme tout homme, même le plus saint a ses moments d'angoisse morale, ainsi *Saint-Cyran* fut cruellement tourmenté au commencement de sa captivité, une violente tempête se déchaîna dans son âme où le doute entra même, puis il se releva avec les secours de Dieu et reprit sa carrière active, car au bout de six mois de réclusion sévère on lui permit de correspondre au dehors, et on lui accorda quelques adoucissements. Alors *Saint-Cyran* continua à convertir et à diriger les âmes depuis Vincennes comme dans Port-Royal. Pendant ce temps on enleva ses papiers dans lesquels se trouvèrent de belles pensées et des matériaux d'ouvrages projetés dont la plupart se sont dispersés ou égarés. Richelieu envoya à P.-R. Laubardemont, homme odieux, qui fit subir aux solitaires des interrogatoires espérant les faire déposer contre *Saint-Cyran* comme hérétique. En 1638 les solitaires persécutés quittèrent P.-R. des Champs, leur asile chéri, ce fut leur première dispersion ; quelques-uns se réfugièrent à la Ferté-Milon où ils se lièrent avec la famille de *Racine*.

Vers la fin de 1639, *M. Le Maître* et presque tous les solitaires revinrent à P.-R. où ils se mirent sans bruit ni tracas à travailler avec ardeur comme autrefois les disciples de saint Bernard. *Saint-Cyran* et *saint Vincent de Paul* qui étaient liés eurent cependant de petites altercations d'où il résulta un certain refroidissement entre eux ; *Saint-Cyran* l'aimait et l'estimait plutôt comme un

chrétien humble et charitable qu'il ne le considérait comme un homme de lumières et de doctrines. Depuis son donjon de Vincennes *Saint-Cyran* continuait activement ses fonctions de directeur spirituel, il dirigeait *Mme de Guéméné*, *M. de Guillebert*, il fut l'instrument de la conversion d'*Antoine Arnould* docteur en Sorbonne ; *Saint-Cyran* l'excitait à la polémique et ce fut lui qui lui inspira son livre sur *La fréquente communion*. Le grand *Arnould* cadet de sa famille fut élevé à P.-R. avec ses neveux *Le Maistre* et *Séricourt*. En 1642 la mère *Angélique* fut réélue abbesse, une année après *M. de Saint-Cyran* sortit de Vincennes à la mort de Richelieu. La mise en liberté de ce grand homme remplit de joie d'abord les religieuses de P.-R. de Paris puis les solitaires de P.-R. des Champs qu'il alla voir ensuite. Partout ses pénitents ou ses pénitentes le reçurent avec chants de triomphe et d'allégresse.

La théorie littéraire de P.-R. était que le beau appartient spécialement au paganisme et que maintenant sous l'économie chrétienne il doit être subordonné au salutaire et au bon. Les écrits de P.-R. souvent remarquables par la beauté des idées et par l'énergie de l'expression, tendent toujours à l'utile et leur style n'est ni élégant, ni poli. *Racine* eut du talent pour tous les autres, aussi ce talent même n'appartient-il point à P.-R. ; il est d'un homme du monde, d'un homme de lettres et non d'un apôtre prêchant la vérité.

Mais *Pascal* alors est le vrai modèle des littérateurs de P.-R., son génie et la sublime élévation de son esprit ont forcé à son insu la forme et le style à devenir de la plus grande beauté.

MONSIEUR LE MAISTRE

Antoine Le Maistre, l'orateur le plus célèbre du Palais était à 20 ans plein d'avenir, couvert de gloire et ayant de grandes espérances de fortune. Il entendit *M. de Saint-Cyran*, au lit de mort de sa tante *Mme Arnould d'Andilly* et ses paroles solennelles et vraies lui firent une impression profonde. Il se sentit pénétré de la grandeur de ses péchés et il quitta le monde pour se faire simple solitaire renonçant aux charges ecclésiastiques comme aux honneurs civils. En 1637 *M. Le Maistre* et son frère *M. de Séricourt* se retirèrent à P.-R. de Paris dans un petit bâtiment que leur mère fit construire pour eux ; ils furent ainsi les premiers solitaires de P.-R. Aussitôt après sa conversion *M. Le Maistre* écrivit au chancelier Séguier pour lui donner l'explication de sa conduite et de ses intentions, cette lettre est un des plus beaux morceaux de la littérature de P.-R. ; le style en est fort et coulant et les pensées énergiques partent d'un cœur touché et sont empreintes d'une conviction profonde. *M. Le Maistre* en écrivit ensuite une à son père, qui vivait séparé de sa famille dans une grande dissipation, pour lui annoncer sa résolution de consacrer le reste de sa vie à son Sauveur. Il fut remarquable par la force de son caractère, par la vivacité de son imagination et par la fécondité de sa plume ; pendant 20 ans, il se consacra

à la pénitence d'une manière suivie et active, il fut le chef des solitaires autant par son génie que par son antériorité de date. *M. Le Maître* quoique s'imposant de grandes austérités se livrait à des études assidues sondant les Saintes Ecritures, cependant il avait encore des tumultes intérieurs qu'il combattait avec courage. Il eut de la peine à recevoir comme directeur son jeune frère *M. de Sacy*, mais Dieu aidant, il vainquit son orgueil et se soumit. Il aimait à connaître les secrets des cœurs et faisait volontiers des biographies. *Simon le Maître de Sérécourt*, le second fils, fut militaire, après avoir été prisonnier en Allemagne, il revit en 1637 son frère Antoine converti, ce qui porta le dernier coup à son âme ébranlée, il renonça à son épée et entra avec son illustre aîné dans l'humble monastère de P.-R. où ils ne se nommèrent plus que 1^{er} et 2^{me} ermite. Déjà leur troisième frère *M. de Sacy* les avait devancés dans la foi, il était prêtre et doué aussi de talents distingués.

LANCELOT

Au commencement, P.-R. était composé de MM. de *Saint-Cyran*, *Le Maître*, de *Sérécourt*, *Singlin*, *Lancelot* et quelques jeunes écoliers. On peut établir un parallèle entre Vauvenargues et *Sérécourt* qui semble être ce que ce premier serait devenu à P.-R. sous la direction de *Saint-Cyran*. Tous deux optimistes voient en beau la nature humaine. Né en 1615 le jeune *Lancelot* prit la tonsure dans le monastère de Saint-Nicolas du Chardonnet où il fit ses études sous Adrien Bourdoise fondateur de cet établissement et marguillier universel. *Lancelot* rapporté dans un ouvrage d'un grand intérêt les commencements de sa conversion et donne des idées très justes sur cette enfance de P.-R. Ce jeune homme fut touché de la grâce avant l'éclatante conversion de *M. Le Maître*, il étudiait les Pères avec ardeur, humble et patient, il attendait de trouver quelqu'un de ses saints hommes pour se jeter à ses pieds et pour lui demander de le guider. Un seul mot de son ami M. Ferrand le rendit enthousiaste de M. de *Saint-Cyran* comme il le fut toute sa vie, il comprit que c'était l'homme qui devait le conduire dans les voies de Dieu et sans oser d'abord s'adresser ouvertement à lui, il le prit cependant pour son directeur invisible pendant plusieurs années ne communiquant avec lui que par M. Ferrand. Enfin *Lancelot* fut présenté à *M. de Saint-Cyran*, depuis il entra à P.-R. où il fut l'humaniste, l'helléniste et le mathématicien des écoles ; il était doux, pieux, humble et charitable.

On voit dans les mémoires de *Lancelot* qui ont de grands rapports avec les confessions de saint Augustin, la peinture fidèle de cette âme humble et naïve, type de beaucoup de semblables, nature seconde qui resta toujours en arrière. *Lancelot* avait une grande admiration pour les vertus des solitaires et des religieuses de P.-R. Les deux traits de son caractère étaient la modestie et la fermeté, il considérait l'enfance sérieusement et trouvait qu'on ne peut se prendre de trop bonne heure pour extirper le mal inhérent au cœur humain. Sa sainte relation avec *M. de Saint-Cyran* qui ne fut jamais troublée dura jusqu'à

sa mort, il lui fut toujours fidèle et soumis comme à son vrai et absolu directeur. *Lancelot* fut instituteur du duc de Chevreuse puis des fils de la princesse de Conti, après quoi il se retira avec quelques amis à l'abbaye de Saint-Cyran, où il se fit bénédictin. Il espérait y mourir, mais la persécution vint le tirer de cette paisible retraite, il fut exilé en Bretagne où il mourut à 80 ans l'an 1695.

MONSIEUR SINGLIN

Antoine Singlin, Parisien d'une obscure naissance ayant senti jeune encore un mouvement de piété dans son cœur, consulta saint Vincent de Paul qui un peu promptement peut-être le reçut prêtre après lui avoir fait faire quelques rapides études. Il fut placé à l'hospice de la Pitié où il connut *Saint-Cyran* qui l'apprécia de suite et qui fut pour *Singlin*, comme pour tous ceux qui le connaissaient, un véritable objet de culte. La doctrine de *Saint-Cyran* est contenue dans ses instructions à *M. Singlin* où il lui fait connaître les devoirs du directeur spirituel dont il était lui-même le véritable type. *Singlin* profita de ses leçons et il fut vrai prêtre catholique, digne successeur de *Saint-Cyran* dans le gouvernement des âmes. Humble avec son maître il fut absolu et sévère envers ses pénitents qui lui étaient parfaitement soumis. Plus tard *M. Singlin* ne fut plus suffisant lorsque les disputes s'en mêlèrent et qu'on dévia du pur esprit de *Saint-Cyran*, alors le directeur dut céder au docteur et *M. Singlin* perdit un peu du crédit qu'*Arnauld* gagna. Nous voyons encore parmi les solitaires de cette première période de P.-R. *M. de Sacy* qui fut directeur après *M. Singlin*, d'un esprit plus étroit mais plus savant et plus ingénieux, puis ses frères cadets *M.M. de Saint-Elme* et *de Vallemont* dont l'histoire ne s'occupe pas beaucoup.

MONSIEUR DE BALZAC

Il y avait un contraste frappant comme littérateurs entre *M. de Saint-Cyran* et *M. de Balzac* qui aimait à faire briller son esprit dans de longues phrases faites à loisir ; on en voit un échantillon fort curieux dans une lettre à *Saint-Cyran* qu'il prit trois mois à écrire, tandis que celui-ci fit sa réponse en peu d'instant. *M. de Balzac* naquit en 1594 ; après avoir été attaché à de grands seigneurs, il se retira à 28 ans dans sa terre où il passa 30 ans à se contempler moralement, à écrire dans son brillant style hyperbolique à presque tous les hommes marquants de France. Il déplut à Richelieu qui le jugea sot et fat. Ses lettres parurent en 1624, leur éloquence produisit une grande impression, il fut le premier qui introduisit le nombre dans la prosodie française. Le style riche en métaphores de *M. de Balzac* fut grandement admiré, on ne sentit point alors sa monotonie d'exagérations et d'hyperboles, ni l'enflure qui voilait souvent une grande platitude d'idées. Il était fanfaron et plein de vanité, en faisant de

l'esprit, son ton était presque toujours plaisant et peu sérieux. *Balzac* était bien avec tout le monde mais il était particulièrement lié avec la famille *Arnauld* qu'il appelait l'éloquente famille et surtout avec *d'Andilly*. Tout homme du monde et philosophe qu'il fût toujours un peu, *Balzac* eut aussi sa conversion, il se retira à la campagne pour servir Dieu ; ce fut dans cette solitude qui n'était cependant pas comme l'entendait *Saint-Cyran* qu'il composa son *Socrate chrétien*.

PASCAL

Pascal grande et forte tête, si bien doué à tant d'égards manquait cependant du sens de la poésie étant ainsi dans le même cas que toute une classe d'hommes, tels que *Montesquieu*, etc. Le seul côté par lequel il touchait à la poésie est dans le dramatique de ses caractères qui sont de véritables personnages, la grandeur et le mouvement de l'action, tandis que *Montaigne* au contraire n'est poète que par la verve de son imagination et la brillante fécondité de ses images. *Pascal* simple solitaire se livrait à l'étude de ses sciences favorites, lorsqu'il tomba sur le livre d'*Escobar*, cet ouvrage en lui révélant tout à coup le venin des doctrines jésuitiques fut comme un verre grossissant qui lui fit voir un peu en exagéré tout l'odieux et le dangereux des principes de la société de Jésus, dès lors sa conscience l'obligea de révéler au monde entier le piège qu'il venait de découvrir et il employa contre les Jésuites les immenses talents de son grand et sublime génie. Depuis *Pascal* l'œuvre unique des Jansénistes fut un combat à outrance contre les disciples de *Loyola*, ils vainquirent mais ils périrent aussi des mêmes coups. Alors parurent les Provinciales, ces lettres au nombre de 18 furent écrites en secret et sous le nom de *Montalte*. Les trois premières et les deux dernières se rapportent à la dispute avec la Sorbonne, mais depuis la 4^{me} *Pascal* parle des Jésuites ; jusqu'à la 11^{me} ces lettres mises en dialogues de la manière la plus dramatique entre le provincial et le père casuiste, ne le cèdent pas en beauté aux dialogues de *Platon*. A la 11^{me} *Pascal* éclate après avoir donné une entière connaissance des doctrines des Jésuites, et s'adressant à l'ordre entier, il laisse son cadre et parle en face, ainsi jusqu'à la 17^{me} ce sont des morceaux oratoires où l'auteur se montre l'égal de *Cicéron*. *Pascal* avait-il raison dans cette lutte ? Sans doute il ne disait que la vérité en parlant de la perfidie, de l'hypocrisie des principes jésuitiques et de la corruption de leur morale, mais il ne les vit guère que d'un côté, du plus frappant il est vrai, mais on doit tenir compte, comme le disent ses adversaires, du bien qu'ils ont fait, de leur grand savoir, et de leur zèle dans leurs missions. *Pascal* pensait que c'était une décadence de l'ordre et il estimait *Loyola* quoiqu'on retrouve dans ses institutions l'origine de cette dégénération. La société de Jésus fut fondée sur deux principes : au dedans l'obéissance la plus absolue à tout supérieur et au dehors la plus vaste ambition. Ainsi dès le commencement lorsque saint *Ignace* n'avait encore que dix compagnons, il leur partageait

déjà dans sa pensée le monde entier, l'Europe était trop petite pour lui et il donna à François Xavier un champ plus vaste en l'envoyant dans les Indes. Là, dit le père Bouhours, ce Jésuite reçut le don des langues et on le voyait parler le matin en chinois et le soir en japonais, comme un indigène et sans les avoir jamais apprises, le père Bouhours raconte ce miracle sans commentaires ni détails, prouvant ainsi sa foi dans son supérieur. Diverses causes donnèrent une nouvelle force au Jansénisme, d'abord le grand succès *des Provinciales*, puis le miracle de la *sainte Epine* dont l'authenticité ne fut pas mise en doute. Diverses reliques avaient été données aux religieuses de P.-R. de Paris parmi lesquelles se trouvait une épine de la couronne de N. S., les religieuses adorèrent ces reliques et les invoquèrent, la petite *Euphémie Périer* pria la sainte Epine pour un ulcère qu'elle avait à l'œil et que les médecins avaient déclaré incurable ; après la procession le mal se trouva subitement guéri, un grand nombre de personnes en furent témoins et les médecins déclarèrent que c'était un miracle s'il en fut jamais. Ce fait étonnant fit un effet prodigieux sur *Pascal* oncle de l'enfant. Les lettres Provinciales sont un des ouvrages les plus parfaits qui existent, et dans tous les temps elles furent louées, même par leurs ennemis ; ainsi Voltaire a dit que dans les comédies de Molière il n'y a pas plus de sel que dans les premières et que Bossuet n'a rien de plus sublime que les dernières. Bossuet censeur des hérésies, déclare que s'il n'eût pas composé ses ouvrages, il aimerait être l'auteur des Provinciales ; enfin Boileau, Mme de Sévigné, jansénistes amateurs en font de charmants éloges écrits avec le piquant de l'un et les grâces de l'autre. Les conséquences importantes qu'eurent les Provinciales peuvent se diviser en théologiques et en sociales. D'un côté nous voyons les universités françaises les condamner et les brûler, et d'un autre peu de temps après le clergé du juste milieu présidé par Bossuet l'oracle gallican condamne la morale relâchée que ces lettres ont dénoncée au mépris universel. Ainsi se continue l'œuvre de *Pascal* car on voit les philosophes indifférents tels que Montesquieu les lire avec plaisir, tout le tiers-état et la magistrature prendre son parti avec chaleur et le clergé gallican lui-même faire exécuter la réforme qu'il avait prêchée. L'ordre des Jésuites qui ne comptait que 116 ans lorsqu'il fut frappé à mort par les Provinciales, cacha sa blessure, parut se guérir, mais ne s'en traîna pas moins dans une longue agonie pendant encore 108 ans qu'un arrêt du parlement lui trancha enfin la tête. Les Jésuites contemporains de *Pascal* n'étaient pas capables de lui répondre, il ne parut que quelques plates réfutations qui ne firent aucun effet ; ils sentaient si bien leur faiblesse qu'ils voulurent acheter la plume piquante et spirituelle de Bussy Rabutin alors à la Bastille, cette négociation ne prouve pas en leur faveur. Au XVIII^{me} siècle lorsque la France était sous le sceptre de Voltaire parut M. de Maistre qui attaqua tout seul ce général et sa forte armée de philosophes. M. de Maistre, chevalier du droit divin et du droit papal, fit une sortie contre les jansénistes, disant que c'était la plus dangereuse hérésie qui exista jamais, car au lieu de combattre ouvertement comme les protestants, le jansénisme porte ses coups

en traître prétendant appartenir à l'Église et ne point vouloir s'en séparer. En effet c'était le côté faible et dérisoire du Jansénisme qui prétendait être pour le pape en dépit du pape même.

MOLIÈRE

Quoique devant Dieu on puisse nier la morale du monde ou des honnêtes gens, elle existe cependant parmi les hommes et est utile sous le point de vue social ; cette morale éclipsée par la morale chrétienne la seule véritable, reprend son rang vis-à-vis de l'hypocrisie des faux dévots, alors elle peut avoir de beaux moments et le Tartuffe de Molière en est une grande preuve.

Molière homme de la nature comme Montaigne, se distingue de lui par un sang plus chaud, plus généreux, un esprit plus large ; capable d'idées plus générales, il ne se replie pas sur lui-même comme Montaigne, mais il déborde au dehors. Ce qui caractérise Molière c'est la passion, quoique étant aussi homme de la nature, il ne laisse pas la vie passer coulamment et joyeusement, il a fait un pas de plus, il est pénétré et malheureux des misères humaines dont il voit partout les pesantes chaînes ; s'il eût connu Pascal, ils eussent été d'accord jusque-là, mais Pascal lui montrant au bout de ce chemin pénible la croix du salut, Molière aurait dû connaître, au moins, que c'était le seul remède à tant de maux. Quoiqu'il semble que le grand auteur comique n'ait aucun rapport avec P.-R. cependant il y touche par son Tartuffe dans lequel il ridiculise l'hypocrisie des faux dévots paraissant continuer ainsi l'œuvre de Pascal contre les Jésuites.

Molière et La Bruyère au nom de la morale des honnêtes gens combattirent la bigoterie ; le premier eut de cette divination du génie, car lorsqu'il écrivait le Tartuffe il ne faisait que prévoir l'empire que les faux dévots exerceraient sur la fin du règne de Louis XIV. La Bruyère qui vivait dans ce temps eut alors besoin de courage pour écrire son Onuphre.

RACINE

Racine par sa naissance et par son éducation tient étroitement à P.-R. ; dans la dispersion de 1638 MM. *Le Maître, de Séricourt et Lancelot* vinrent se réfugier à la Ferté-Milon chez M. *Vitart* oncle de *Racine* qui naquit l'année suivante. Ces pieux solitaires opérèrent de grands changements dans cette famille, et bientôt après la grand'mère de *Racine*, deux grandes-tantes et M. et Mme *Vitart* se retirèrent à P.-R. Ainsi *Racine* orphelin dès l'enfance grandit dans cette sainte atmosphère, et il passa les années décisives de son éducation au château de Vaumûrier chez le duc de Chevreuse avec *Lancelot* leur maître commun. C'est dans cette noble demeure, à deux pas du monastère désert, que seul dans cette belle nature le jeune poète apprit à rêver, puis à peindre

si délicieusement l'objet de ses rêveries, il était pieux et tendre comme il le fut surtout à la fin de sa vie, aimant les solitaires, respectant son protecteur M. Le Maistre, se condamnant à de pieuses pénitences en composant des cantiques, après avoir trop rêvé à ses futures tragédies, ou bien traduisant le bréviaire pour se punir d'avoir lu en cachette un petit roman grec. Ainsi se passèrent ces trois ans de 1655 à 1658, pendant lesquels il acquit une solide instruction et un goût éclairé des anciens. Les odes ou paysage de P.-R. qu'il composa à 16 ou 18 ans sont remplis de traits charmants et font quelquefois pressentir *Esther* et *Athalie* ; cependant il y a encore du bel esprit un peu maniéré, c'est *Racine* avant Boileau et il dut à cet habile critique la perfection de son style d'une simplicité si noble. Dès leur jeunesse nous voyons ces deux caractères se dessiner nettement et d'une manière toute opposée, tandis que Boileau a dès 15 ans la haine d'un sot livre, que tout mauvais vers l'irrite et qu'il débute par une satire contre les embarras des rues de Paris, *Racine* ne sait que rêver dans les bois de Vaumûrier, qu'aimer, qu'adorer l'Auteur de cette sublime création et que répandre dans une gracieuse poésie les tendres sentiments dont son cœur est rempli. Racine dut vaincre des obstacles dans sa famille avant de pouvoir se livrer à sa muse et à son goût pour le théâtre. Il rompit tout à fait avec P.-R. contre lequel il se comporta fort méchamment tandis qu'il aurait dû conserver du respect pour la sainte maison où il avait été élevé, et de la reconnaissance pour les hommes pieux qui avaient protégé et instruit son enfance. Au lieu de cela il eut le tort immense d'écrire contre ses bienfaiteurs une lettre aussi spirituelle que méchante qui attaque P.-R. par son côté faible mêlant la vérité aux calomnies d'une manière perfide. Toute cette rage venait de l'opposition que ses parents retirés à P.-R. avaient apportée contre les désirs ardents de son génie. Il faut pardonner à *Racine* tout l'odieux de sa conduite d'alors, car il s'en repentit le reste de ses jours. Le jeune poète cherchait un critique intègre et judicieux car il était humble et timide, enfin il trouva son guide dans Boileau qui le força à sacrifier ses détails fins et gracieux à la majestueuse simplicité de l'ensemble ; dès lors ce qu'il avait de bel esprit maniéré disparut et il se montra tel qu'il était, simple et grand. Le génie du Pétrarque français avait de l'universalité et on n'imagine pas un genre dans lequel il ne se fût pas distingué, il a excellé dans la tragédie, l'épique et l'ode, il a fait des épigrammes, il aurait fait de bonnes comédies car son début fut *Les Plaideurs*, des sonnets comme Pétrarque et il y avait en lui les éléments du poème épique comme chez Torquato Tasso.

Racine se repentit de sa conduite envers P.-R., et tout de suite après son mariage, il se réconcilia avec les pieux solitaires qui lui pardonnèrent de bon cœur, *Arnault* même, qui cependant avait été fort blessé de ses plaisanteries contre sa sœur *Angélique*. Racine en était alors à *Phèdre* et sa gloire était grande. Cependant cette pièce n'eut point le succès qu'il en attendait, cela lui donna un grand découragement quoique Boileau se montrât fort admirateur de ses beautés. Voici la première partie de la vie du grand poète terminée, celle où l'on peut encore critiquer, celle où il fut ingrat, mondain, philosophe ; main-

tenant dans le reste de sa belle carrière on trouve deux pensées, deux objets d'affection : Louis XIV et P.-R., qui étaient pour lui la personnification du monde et de Dieu, dans la personne de son roi s'était concentré tout son reste de mondanité. Mme de Maintenon ayant été effrayée de voir ses jeunes filles de St-Cyr jouer trop bien Andromaque le pria de faire pour elles une pièce sans amour. *Racine* n'osa refuser, et après quelque temps il trouva le sujet d'*Esther* ; cette pièce eut un immense succès, elle plut aux gens de tous les partis parce que chacun y voyait ce qu'il désirait y voir ; ainsi on comparait Vasthi à Mme de Montespan, Esther à Mme de Maintenon, Aman à M. de Louvois, etc. *Racine* ainsi remis en verve écrivit ensuite *Athalie*, cette magnifique tragédie ne fut pas représentée et peu goûtée du vivant de son auteur, qui découragé par ce revers ne pouvait croire ce que lui disait son judicieux critique, qu'*Athalie* était son chef-d'œuvre, il hésitait, et lui préférait en secret *Phèdre*. Dans *Esther* règne la pensée de l'amour de Dieu et elle est empreinte d'une modeste et virginale candeur ; mais l'idée qui domine dans *Athalie* c'est celle de la suprême puissance de Dieu, l'unique personnage de cette tragédie c'est l'Éternel, c'est l'omnipotence invisible qui plane au-dessus, il est presque miraculeux qu'avec une semblable unité le drame ne se fonde pas dans une hymne sublime, mais le génie de *Racine* a su concilier les deux choses, montrer la puissance éternelle conduisant les hommes et les faisant mouvoir chacun selon son caractère ; ainsi cette lumière divine resplendit au noble front du grand-prêtre inspiré, elle rougit et éclaire la figure aimable du jeune Joas, elle pare de rayons tendres et mêlés de larmes la tête de Josabet. Cette clarté suprême étincelle en éclairs sur le visage irrité de l'altière Athalie, elle paraît sombre et farouche dans les yeux de Mathan et vient se réfléchir en lumière pure et modeste sur le simple casque d'Abner ; toujours c'est Dieu, invisible mobile de ce sublime drame.

Les poètes modernes se sont beaucoup attachés, et injustement, à montrer ce qu'il manquait au temple d'*Athalie*, ce qui lui manque n'est pas essentiel, sans doute le poète eût pu peindre plus en détails ce magnifique temple de Salomon, mais le temple d'*Athalie* est le temple juif vu chrétiennement, c'est le temple spirituel dégagé de la matière. Le sommet du drame est la fin du troisième acte, lorsque le pontife inspiré ne prend plus Joas que comme la figure du peuple hébreu, lorsque ses personnages semblent s'évanouir devant le prophète annonçant le Sauveur du monde, le drame paraît anéanti, mais au commencement de l'acte suivant, tous, même le grand-prêtre paraissent avoir oublié son inspiration, le ton s'abaisse et l'action continue. Il fallait que *Racine* fût véritablement chrétien pour concevoir une telle œuvre qui ne sera jamais dignement représentée que par des acteurs animés du même esprit que l'auteur. *Racine* eut la grande douleur de perdre la faveur de son roi adoré ; Louis XIV et P.-R. luttèrent dans son cœur pendant les dernières années de sa vie. Enfin il mourut et il fut enseveli à P.-R. près de ceux qui guidèrent son enfance. Heureusement qu'il ne vécut pas assez pour être témoin de l'odieuse destruction de son monastère chéri.

FIN

Ce fut une intrigue de cour, et des plus iniques, qui parvint à exaspérer Louis XIV contre P.-R., et cela par le lâche ministère de Mme de Maintenon ; le monarque irrité obtint une bulle du pape qui ordonnait d'anéantir ce *nid d'hérésies*. Les religieuses persécutées, qui par le blocus qu'on exerçait contre elles étaient réduites au nombre de 16, étaient toutes infirmes et toutes âgées, elles venaient encore de faire acte de courage en signant le formulaire, tout en protestant pour la garantie des droits que leur avait accordés le pape précédent. On prit pour prétexte de leur dernière dispersion cette audacieuse protestation. M. de Noailles archevêque de Paris n'osa rien dire pour la défense des opprimés et sa faiblesse le mit encore plus mal avec les Jansénistes, ce que les Jésuites s'étaient proposé. Tous les solitaires étaient morts les uns après les autres, il n'en restait plus que deux ou trois qui vivaient obscurs dans des retraites ignorées. La sœur de *sainte Anastasie Dumesnil* dernière abbesse de P.-R. s'étant vue à son lit de mort en même temps que la prieure, s'était empressée de nommer une nouvelle prieure qui fut la supérieure du couvent sans être jamais abbesse. C'est dans ce triste état qu'était la célèbre abbaye de P.-R. des Champs lorsqu'au mois de décembre 1709 l'abbesse de P.-R. de Paris vint en prendre possession, un mois après cette formalité, d'Argenson avec une nombreuse troupe d'archers vint enlever ces 15 saintes vieilles et chasser tous les domestiques du couvent ; on envoya sous bonne garde les religieuses dans divers monastères ; puis on pilla P.-R. Les parents des morts se hâtèrent de venir les ôter de l'église ainsi toutes ces illustres dépouilles furent enlevées du saint asile qui semblait leur appartenir. Enfin pour terminer cet acte d'odieuse persécution, après avoir déterré le reste des morts on rasa le monastère et l'église, afin qu'il n'en restât pierre sur pierre, comme on fait aux maisons des régicides. Ainsi s'accomplit l'œuvre de basse vengeance, et de noire envie contre de pieux chrétiens, dont les auteurs furent les Jésuites commandés par le trop fameux père Le Tellier. Le Jansénisme du XVIII^{me} siècle ne semble pas animé de l'esprit de P.-R. et à l'exception de quelques personnes honorables comme M. *Royer-Collard*, les Jansénistes d'alors paraissent d'un esprit rétréci, opiniâtre, et de croyances dures et fanatiques.
